

bardé Paris, on a tout à craindre de la justice de Dieu et du jugement de l'histoire. Celle-ci vengera la France, la liberté vengera les peuples. Qui vivra un peu verra les États-Unis d'Europe.

(Office de Publicité.)

Le correspondant allemand du *Courrier de l'Escaut*, toujours si bien informé écrit de Cologne en date du 13 courant, les renseignements suivants sur les opérations de Bourbaki dans l'Est :

Je n'ai rien à ajouter aux renseignements que j'ai donnés hier sur la situation des armées françaises, hors Paris. L'importance de la marche de Bourbaki dans l'Est, a été très-bien comprise à Versailles. Ce général qui, au témoignage de De Molke lui-même, est de tous les commandants français le plus capable à la fois et le plus courageux, ne vise à rien de moins qu'à aller couper dans les Vosges les communications de l'armée allemande avec ses centres d'approvisionnement. Au pis aller, et en cas de défaite, il se retirerait devant ses vainqueurs, mais en franchissant immédiatement la frontière, pour se diriger sur Stuttgart. A ce plan, auquel il faut rendre cette justice qu'il est bien conçu et très-propre à influencer le moral de l'armée allemande, le quartier-général de Versailles répond par la concentration, en une seule main, celle du général Manteuffel, de toutes les troupes disponibles dans la région de l'Est. Les généraux Werder et Zastrow sont dès à présent subordonnés à Manteuffel qui reçoit en outre d'importants renforts du prince Frédéric-Charles et la presque totalité des nouvelles levées expédiées d'Allemagne. Malgré cette mesure, qui est la plus énergique qu'il était possible de prendre pour la circonstance, j'apprends de bonne source qu'on n'est pas sans inquiétude à Versailles sur les événements qui peuvent se produire de ce côté. — Car la situation aujourd'hui est telle, qu'une victoire de Bourbaki, assez importante pour lui permettre de s'avancer dans les Vosges, et de couper de ce côté les communications des Allemands avec le Rhin, arrêterait immédiatement le bombardement de Paris. ...

WILHEM MEYER.

Onze officiers de la garnison de Péronne en tête desquels se trouvaient les officiers des marins canonniers qui servaient l'artillerie, ont adressé au général en chef de l'armée du Nord une protestation contre la capitulation de cette place, décidée, disent-ils, par la majorité du Conseil de défense, lorsque l'artillerie de la place était intacte, qu'il restait en abondance des munitions de guerre et de bouche, et que quelques hommes seulement de la garnison étaient tués ou blessés.

Plusieurs journaux avaient annoncé que le navire *Finistère* avait été capturé par un croiseur prussien à l'embouchure de la Gironde. Il n'en est rien heureusement, puisque le *Finistère* est arrivé à Bordeaux dans la journée du 11 janvier.

Il paraît cependant certain qu'un bâtiment ennemi croise en ce moment sur nos côtes de l'Ouest, et il importe que notre marine nous débarrasse au plus tôt de cet hôte incommode et audacieux.

Un correspondant anglais qui se trouvait au quartier-général de l'armée de la Loire, au Mans, a adressé la lettre suivante au *Daily Telegraph* :

10 janvier.

A moins que le général Chanzy ne se relève aujourd'hui et à moins que la revanche ne soit arrivée demain, la journée du 10 janvier aura peut-être décidé des destinées de la France dans la guerre qui sévit maintenant entre un empire et une république. L'armée de la Loire, l'espoir de la France, et Chanzy son idole, ont été défaits dans une sanglante bataille, à sept milles environ du

Mans, le plus grand centre de chemins de fer qui existe en France près Paris. Pendant toute la journée nous avons entendu le canon, et toute la population du Mans s'est portée sur les toits, dans les faubourgs et sur toutes les routes pour suivre les progrès de la lutte. J'ai rarement été témoin d'une pareille agitation, quoique la population soit déjà habituée au bruit du canon et à la vue de la fumée.

A neuf heures, l'aile droite des Français qui se trouvait devant la ville et à l'est, fut attaquée soudainement par une avant-garde de Prussiens, sortie d'un bois situé à l'extrême gauche des Français. C'était une avant-garde de l'armée du prince de Mecklembourg qui, depuis plusieurs jours, marchait rapidement sur le Mans.

Les avant-postes ayant sonné l'alarme, les régiments d'infanterie furent rangés en ligne de bataille, l'artillerie poussée en avant par des ouvertures faites en rompant les rangs et la cavalerie prit des positions avantageuses à droite et à gauche. Une plus parfaite ligne de bataille n'aurait pu être formée par la meilleure armée du monde. L'artillerie était bien pourvue de munitions, l'infanterie également, les trains d'approvisionnement étaient postés à l'arrière et les fourgons placés en ligne. Tout était prêt pour entreprendre le carnage, et l'œuvre sanglante du jour commença.

Le champ de bataille était formé d'une vallée et les ennemis occupaient, de part et d'autre, les hauteurs qui se font vis-à-vis. La ligne française, de forme semi-circulaire, s'étendait sur une distance de douze milles sur le versant d'une colline dominant une vallée couverte de douze pouces de neige. Un rocher escarpé était occupé par les Français à quatre-vingt pieds de haut, les Prussiens avaient, d'autre part, une position à peu près semblable.

Un peu après neuf heures, les Prussiens commencèrent une canonnade furieuse, d'un bois placé près de leur extrême-gauche, laquelle était flanquée d'une immense force de cavalerie. Ce bois cachait la position des Prussiens, leurs troupes étaient massées en grand nombre avec l'intention évidente de tourner la droite du général Chanzy. Les Prussiens avaient établi leur artillerie, avec une rare adresse dans de petits bois qui s'étendaient tout le long de la ligne de bataille qu'ils avaient choisie, et lorsque leurs canons commencèrent à donner, les Français, qui se trouvaient dans des positions plus exposées, répondirent avec vigueur à leur feu. Les Prussiens tiraient avec une grande précision. Le combat entre les deux artilleries continua jusqu'à ce que les munitions commencent à manquer du côté des Prussiens. L'ordre de marcher en avant fut ensuite donné à l'infanterie, et les Français, opérant une évolution tout aussi rapide, s'avancèrent sur toute la ligne, se rapprochèrent des Prussiens et entreprirent contre eux, dans la vallée une guerre acharnée.

La gauche des Français commença à faiblir vers midi. Le corps des mobiles ne put pas garder sa position, et les Français commencèrent leur retraite sur le Mans. Les morts couvraient le sol partout, la neige était rouge de sang, et le carnage avait été terrible. Plus de 1,500 braves soldats, qui étaient sortis ce matin de la ville, sont tombés sur le champ de bataille. A cinq heures, l'armée était en pleine retraite, et elle se rangea en ce moment en bataille à six milles du Mans.

Demain, nous aurons probablement encore une sanglante journée. Le général Chanzy est malade, mais on croit qu'il se mettra néanmoins à la tête de ses troupes.

L'aile gauche de l'armée de la Loire est maintenant à Alençon et se trouve en bon état de défense.

On écrit de Versailles, 10 janvier, au *Daily Telegraph* :

Les quatre cinquièmes de Paris qui se trouvent au-delà de la portée des canons ordinaires comprennent les quartiers les plus riches, les plus pauvres et les plus manufacturiers et commerçants de la capitale.

Les Champs-Élysées, le faubourg St-Honoré et les boulevards Malesherbes et Haussmann représentent les quartiers de la première catégorie.

Les Batignolles, la Villette et Belleville représentent ceux de la seconde.

La Bourse, la rue Montmartre et tous les arrondissements de l'Est sont les quartiers de la troisième catégorie.

Tous ces quartiers paraissent être parfaitement en sécurité, à moins qu'on ne fasse usage de mortiers, si les batteries étaient successivement avancées, les ravages du bombardement s'étendraient aussi naturellement dans Paris, en s'avancant vers les Champs-Élysées et les arrondissements du Centre. Mais nous n'en sommes pas encore là maintenant.

On écrit de Margency, 11 janvier, au même journal :

L'incendie a fait rage dans Paris cette après-midi. Les nuages énormes de fumée noire s'élevaient de derrière la croupe méridionale de Montmartre. Le feu n'a été vu que le soir, mais au-dessus de la fumée on voyait clairement une réverbération lugubre qui accusait une vaste conflagration. Je n'ai pu constater la situation avec certitude, mais cela semblait se passer à une distance considérable derrière Montmartre, et j'ai dû supposer que la scène se passait au delà de la Seine.

Les forts de Noisy, Rosny et Nogent ont de nouveau gardé le silence aujourd'hui. Mais on n'a pris aucun parti en conséquence, d'où je conclus qu'il n'y a pas lieu de croire qu'ils aient été démontés.

Le fort du Nord est aussi sur le quivre. Les canonniers derrière la Briche ont chauffé toute la journée. Par moment, elles ont brisé la glace et tiré quelques coups de leurs canons.

Un journal de Paris, daté d'hier, dit que le sentiment populaire est furieux contre Trochu. On demande à grands cris des sorties. Il y a des symptômes préparatifs pour une sortie de Saint-Denis qui est maintenant la moins impossible des positions.

Les casernes de Montrouge ont brûlé hier jusqu'à neuf heures du matin.

Le *Courrier de l'Eure* contient ces divers détails :

Une forte patrouille de cuirassiers blancs, accompagnée de plusieurs voitures de réquisitions, se préparait à entrer à Breteuil, samedi dernier, vers 11 heures du matin, lorsqu'elle fut reçue par une vive fusillade. C'étaient des mobiles de l'Orne et des francs-tirurs, qui, arrivés dans la nuit, s'étaient postés près de l'église, d'où ils guettaient l'arrivée des ennemis.

On nous dit que les Prussiens ont eu 3 hommes tués, dont 1 officier et 5 blessés. Un prisonnier est resté aux mains des francs-tirurs.

Le détachement est reparti en toute hâte vers Damville.

Plusieurs patrouilles de dragons et de cuirassiers blancs ont passé dimanche à Nonancourt.

Vers 10 heures du matin, un détachement de 120 hommes, avec plusieurs officiers est arrivé dans cette ville.

Les officiers ont demandé à la municipalité s'il y avait des troupes françaises aux environs, et ont exigé d'elle qu'elle leur garantisse la route libre jusqu'à Verneuil.

Les magistrats municipaux ont tâché de leur faire comprendre qu'il leur était impossible de prendre cet engagement, et que les éclaireurs prussiens étaient mieux en mesure de surveiller la route.

Le détachement est ensuite parti par la route de Verneuil, et a repassé par Nonancourt, vers 4 heures sans s'arrêter, retournant dans la direction de Dreux.

Depuis 3 ou 4 jours, le régiment de la landwehr de la garde royale, dont les détachements occupaient Saint-André, Pacy-sur-Eure, Vernon, Anet, etc., a quitté ces localités, appelé, nous assure-t-on, à Versailles.

La vallée d'Eure et le canton de Saint-André continuent à être occupés par des cuirassiers blancs, des lanciers et des hussards, qui font de nombreuses patrouilles et reconnaissances. On continue à en voir tous les jours à Evreux.

A Dreux et aux environs, il paraît y avoir environ 10,000 hommes en ce moment.

Toutes ces troupes appartiennent à l'armée du duc de Mecklembourg. La division de cavalerie qui occupe nos environs est sous les ordres du général Reinbart, qui réside à Anet.

On lit dans la *Correspondance de Berlin* :

« Par les soins du comité central international de Genève, ont été dressées et publiées trois listes des blessés français qui se trouvent dans les lazarets allemands. Ces listes contiennent environ 7,000 noms, avec indications. En outre elles sont envoyées franco dans les divers dépôts de prisonniers de guerre en Allemagne, afin que les prisonniers français puissent informer les familles des blessés qui leur sont connus, du lieu où ceux-ci se trouvent. A ces listes est joint un avis indiquant aux prisonniers comment ils peuvent recevoir en Allemagne de l'argent de chez eux ou tout autre envoi. Il suffit de faire adresser ces envois soit au ministre de la guerre à Berlin, soit à l'autorité militaire du lieu où se trouvent les destinataires. »

La *Gazette de Silésie* rapporte le fait suivant :

« Trois officiers français, dont deux sont de l'Alsace et comprennent parfaitement l'allemand, demeurent depuis longtemps à Breslau dans une maison où la mansarde est louée à une pauvre femme dont le mari se trouve sur le théâtre de la guerre. Cette femme avait un petit garçon qui s'était pris d'une vive affection pour ces officiers et qui venait les voir chaque matin. Or, il arriva un jour que l'enfant ne parut point et toute la semaine il resta invisible. Le dimanche, il entra subitement dans la chambre des officiers et raconta tout en larmes qu'il avait reçu un petit frère, mais que sa mère était très-malade et qu'il devait la soigner tout seul. Les officiers tranquilliseront le petit éploré et lui dirent qu'ils se rendraient dans l'après-midi à l'église pour y remplir l'office de parrain.

« La nourrice, informée du projet des officiers, alla les voir. Ceux-ci commandèrent une vigilante, y firent entrer la nourrice et l'enfant soigneusement emmitouffé et emmenèrent triomphalement le petit « citoyen » à l'église où le baptême eut lieu. Après la cérémonie, la nourrice fut généreusement rémunérée, la mère de l'enfant reçut comme cadeau de baptême un billet de 100 thalers, et au diner de remercailles, les officiers lui firent encore remettre une tourte et deux bouteilles de vin.

« La pauvre femme, toujours alitée, n'a pas encore pu aller remercier ses bienfaiteurs. »

— Elle te convient donc, Joseph ? interrompit sa mère.

— Si elle me convient ? demanda-t-il avec un sourire triste. Mais d'abord, lui conviendrais-tu, moi ? Ne me fuirait-elle pas, ne m'abhorrerait-elle pas, comme font tous les autres ?

— Comme tous les autres, au contraire, elle l'aimera et l'estimera, répondit Marie-Thérèse en lui imprimant sur le front un chaleureux baiser. C'est donc entendu ; tu consens à prendre pour femme l'original de ce joli portrait ? Tu touches à tes 19 ans ; est-il plus que temps de te marier et de donner ainsi un bon exemple à tes sœurs. Es-tu content ?

— J'accepte avec contentement la femme que vous m'avez choisie.

— Et tu ne me demandes pas même son nom, ni de quel pays elle est.

— Elle est du choix de ma mère ; cela suffit.

— Eh bien donc, M. le comte Batthiany, dit l'impératrice rayonnante, je vous charge d'une honorable mission en récompense de la manière dont vous avez si longtemps rempli les fonctions de gouverneur de l'archiduc. Vous partirez demain pour Parme, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, afin de demander à don Philippe de Parme la main de sa fille Isabelle pour l'archiduc Joseph, mon fils. »

Le colonel Chenet et les Garibaldiens.

Un brave militaire vient d'être victime des Garibaldiens. Voici en quelques mots sa glorieuse histoire.

Le colonel Chenet, débarqué de Constantinople à Marseille dans les premiers temps de la guerre, avait réuni un bataillon qui prit le nom de contre-guerrilla d'Orient et qui se distingua entre tous sous les ordres de Garibaldi. Dans plusieurs circonstances, le colonel se couvrit de gloire et protégea avec sa troupe la lâcheté de certains garibaldiens. Dans une dernière rencontre, où la guerrilla périt presque tout entière sous le feu ennemi, le colonel Chenet, rentré dans Autun, fut accusé d'avoir fui. Il faut dire ici que le prétendu lâche est animé de profondes convictions religieuses. Jugé par quatre officiers garibaldiens, il fut condamné à mort. On avait sursis à l'exécution. Le colonel, tiré de son cachot monta dans un chemin-de-fer, se voyant qu'on le menait à la mort. Arrivé à Marseille, on lui déclara que sa peine était commuée en celle des travaux forcés à perpétuité. Le baigne de Toulon refusa de le recevoir, et il était dans les prisons de la ville, lorsqu'un ordre de M. Gambetta lui ordonna de partir pour Bordeaux, avec un passe-port où on lui restituait son grade de colonel.

Voilà ce que vaut à la France l'invasion garibaldienne. Les officiers de Garibaldi, toujours à la recherche d'exploits encore inconnus, s'attachent à déshonorer la justice, la religion et la bravoure dans la personne d'un vaillant capitaine français. La tardive justice rendue au colonel Chenet ne peut suffire à la conscience publique, qui réclame le châtiment des juges improvisés par le canotière italien.

Chronique locale & départementale

On annonce que M. Pierre Legrand est remplacé à la préfecture du Nord par M. Paul Bert, professeur à la Faculté des sciences de Paris et ancien Secrétaire Général de la préfecture de l'Yonne. M. Pierre Legrand conservera la signature jusqu'à l'arrivée de son successeur.

Les actes de la préfecture renferment les documents suivants :

Lors de la révision des congés de soutiens de famille accordés dans la garde mobile, la plupart des conseils de révision du département ont considéré comme soutiens de famille et classé parmi les 140/0 autorisés à rester dans leurs foyers, un grand nombre de jeunes gens, parce qu'ils étaient mariés et pères de famille.

Ces mobiles sont rentrés dans les communes et conformément aux instructions de M. le ministre de l'intérieur, ils ont pris rang comme mariés, dans le 2<sup>e</sup> ban de la garde nationale mobilisée.

La mesure prise à leur égard a fait penser que c'était, pour tous les mobiles mariés, un droit absolu et sans exception de revenir dans leurs foyers et d'être inscrits sur les contrôles du 2<sup>e</sup> ban de la mobilisation au même titre que les mobilisés de 21 à 30 ans, mariés, qui ont fait l'objet des décrets des 3 et 7 novembre 1870.

De là des réclamations multipliées auxquelles il n'est pas possible de satisfaire d'une manière générale.

En effet, les gardes mobiles des classes 1865 à 1870 étaient soldats ; ils se sont mariés sachant qu'ils étaient liés au service et soumis à un appel éventuel, et leur position n'a par conséquent, aucune analogie avec celle des gardes nationaux mobilisés mariés, qui ont été appelés par des décrets récents et pour lesquels le gouvernement a établi trois bans différents. C'est une distinction sur laquelle

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.  
DU 18 JANVIER 1871.

— 3 —

## LES DEUX FEMMES

DE L'EMPEREUR

NOUVELLE HISTORIQUE

Chapitre II.

L'IMPÉRATRICE ET SON FILS.

SUITE

Personne n'avait osé la suivre jusqu'à, à l'exception de l'empereur. Ce dernier, debout près d'elle, lui présentait les flacons d'essences et les sels qu'elle lui avait fait de prendre sur la table, et

vite elle se mit à frotter les tempes de son fils avec des essences et à lui tenir sous le nez des sels volatils. Lorsque Joseph commença enfin à revenir à lui, elle dit à l'empereur :

« Je voudrais qu'il devint malade, afin de pouvoir rester nuit et jour auprès de son lit pour le soigner ; il sentirait alors la profondeur de l'amour maternel. »

Ce vœu fut exaucé : l'archiduc fut en proie pendant quelques jours à une fièvre violente. L'impératrice, qui lui avait fait dresser un lit dans son propre appartement, ne cessa pas une minute de l'entourer des soins les plus tendres. Chaque fois qu'il ouvrait les yeux, il rencontrait les regards pleins d'amour et le sourire le plus tendre de sa mère ; chaque fois qu'il demandait à boire, c'était elle qui lui en présentait ; chaque fois que son front brûlait comme dans un brasier ardent, c'était elle qui le rafraîchissait en y appliquant la main. Et lui, comme si cette main avait banni toutes ses douleurs et calmé tous les orages de son âme, il éprouvait alors du ravissement sous les regards de Marie-Thérèse et il levait sur elle des yeux humides.

Lors même qu'il fut entré en convalescence, elle ne souffrit pas qu'il retournât dans ses appartements ; elle voulut continuer de l'entourer de soins et d'affection jusqu'à ce qu'il eût recouvré sa santé et son humeur habituelle ; elle faisait venir ses autres enfants auprès de lui pour le distraire et l'égayer, et il recevait ses amis chez elle, entre autres le

comte Dominique de Kaunitz.

Un jour que Joseph n'avait pour visiteurs que l'empereur et le comte Ratthiany, Marie-Thérèse entra, un sourire de bonheur sur les lèvres et tenant à la main un étui de maroquin rouge.

« Que penses-tu, mon fils, qu'il y a de caché là-dedans ? lui demanda-t-elle.

— Ce que c'est, je l'ignore ; mais, sans nul doute, c'est un présent d'amour de ma généreuse mère.

— Tu as deviné juste, et, si'il plaît à Dieu, ce sera le plus bel ornement de ta vie, reprit-elle avec un franc rire. Je veux te donner une compensation à tes espérances déçues, et te montrer que je ne vois plus en toi un enfant, mais un homme capable d'être lui-même chef de famille. Regarde ce portrait ; s'il a le don de te plaire, non-seulement je te le donne, mais l'original aussi. »

Et elle lui présenta l'étui ouvert, dans lequel se trouvait le portrait en miniature d'une jeune et belle brune aux grands yeux noirs.

Joseph le considéra longtemps, et peu à peu une tendre rougeur se répandit sur son visage pâle.

« Eh bien, mon fils, te plaît-elle ?

— Si elle me plaît ? répéta-t-il pensif et les yeux toujours fixés sur le portrait. Elle a les traits d'un ange ! Il y a dans son regard quelque chose qui semble m'implorer, et le sourire de ces lèvres est si doux, si mélancolique, que je tomberais volontiers à genoux devant elle en versant des larmes, que...

Chapitre III

UNE NUIT ITALIENNE

Le duc de Parme dort et tout repose dans son palais, ou pas une fenêtre n'est éclairée. Ce repos complet et l'obscurité, car le ciel est couvert d'épais nuages qui voilent la lune, favorisent l'entrevue secrète de deux personnes, dont l'une se trouve à un balcon et l'autre dans le parc. Elles n'ont que faire des rayons de la lune pour se distinguer ; elles se voient par les yeux de l'amour ; leurs âmes sont unies par un lien indissoluble ; leurs cœurs s'appartiennent ; rien ne peut les séparer, que la mort !

« Demain donc, ma bien-aimée, tu seras à moi pour toujours ?

— Je t'appartiens déjà pour l'éternité, mais demain je serai à toi aux yeux du monde.

— Et tu ne t'en repentiras jamais ! Tu te sens assez forte et assez courageuse pour le braver ?

— Faut-il donc du courage et de la force pour tendre la main à son plus grand bonheur et se l'approprier ? Oah ! il y a beaucoup d'égoïsme dans mon amour, et, dans mon désir d'être heureuse, j'oublie les dangers qui te menaceront quand tu seras mon mari !

— Le seul que je craigne, c'est de te le perdre, de ne pas te nommer ma femme ;